



LES FAUTES
D'ORTHOGRAPHE

Agat Films & Cie présente

LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE

un film de
Jean-Jacques Zilbermann

avec
Carole Bouquet
Olivier Gourmet
Damien Jouillerot

Dossier de presse et photos haute-définition téléchargeables sur :
www.bacfilms.com/presse

www.lesfautesdorthographe.com

DISTRIBUTION : BAC FILMS

88, rue de la Folie Méricourt - 75011 Paris
Tél. : 01 53 53 52 52 - Fax : 01 53 53 52 53

RELATIONS PRESSE : FRANÇOIS GUERRAR ET ANAÏS LELONG

36, rue de Ponthieu - 75008 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02/03 - Fax : 01 43 59 48 05

Durée 1h30

Sortie le 3 novembre

synopsis



Daniel Massu a quinze ans mais en parait treize. Fils du proviseur et de la directrice des études de l'internat, il est contraint pour la première fois de descendre au dortoir comme tout le monde. Considéré comme le chouchou, bizuté, humilié, il va devoir se révolter pour s'affirmer.

entretien

avec Jean-Jacques Zilbermann



Comment est née l'idée de faire ce film ?

J.-J. Z. : Pour avoir toujours énormément aimé les films mettant en scène des enfants, je rêvais depuis longtemps d'en faire un à mon tour et de le faire du point de vue d'un enfant : raconter ce qui se passe dans les cours de récréation, raconter les drames qui s'y déroulent tous les jours sans que, bien souvent, les adultes en prennent conscience ou les considèrent comme vraiment importants. Alors, bien sûr, j'avais un certain nombre de films en tête au début de l'écriture, des films comme ZÉRO DE CONDUITE, L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE, LES DISPARUS DE SAINT-AGIL, LES QUATRE CENTS COUPS ou LA GUERRE DES BOUTONS. Mais j'avais surtout en tête de faire un film qui m'appartienne vraiment. Quand j'ai parlé à Philippe Lasry des films qui m'avaient marqué, c'était pour mieux les évacuer : pour ne plus avoir à y revenir, ne plus y penser ensuite.

Et, maintenant que le film est terminé, je pense pouvoir dire que LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE ne s'appuie sur aucune référence. Si de bons fantômes planent au-dessus de lui, cela tient davantage aux hasards de la vie : celui qui veut, par exemple, qu'Yves Robert ait tourné la dernière scène de LA GUERRE DES BOUTONS dans le dortoir n°6 du Collège Adolphe-Chérioux, soit très précisément le dortoir où j'avais mon lit quand j'étais petit, et où j'ai tourné mon film.

Quelle est la part autobiographique des FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

J.-J. Z. : La part la plus autobiographique réside peut-être dans le choix du lieu de tournage : ce Collège Adolphe-Chérioux dont j'ai été le pensionnaire, de la 6ème à la 3ème. Les 2.000 enfants qui y passaient chaque année étaient issus de milieux sociaux et/ou familiaux très défavorisés - ils se trouvaient presque tous en situation d'échec scolaire.

C'est pourquoi, en désespoir de cause, on les aiguillait vers cet établissement. Les élèves avaient interdiction d'aller dans le parc, ils étaient accompagnés dans tous leurs déplacements ; l'éducation était considérée comme un dressage, les châtiments corporels avaient toujours cours ; la nourriture était infâme ; et l'intimité dans les dortoirs, les douches ou les toilettes, n'existait pas.

Le Collège Adolphe-Chérioux s'est-il tout de suite imposé à vous pour le tournage des FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

J.-J. Z. : J'y ai retrouvé plein de choses : les couloirs, les escaliers, les bruits qui résonnent de façon métallique de part et d'autre du bâtiment, les fantômes du pensionnat... La responsable de l'administration du collège, Roselyne Bocq - qui était déjà régisseur sur le domaine dans les années 1960 - m'a fourni des photos de l'établissement datant de l'époque. Des photos grâce auxquelles nous avons pu reconstituer le dortoir dans une ancienne cuisine et le réfectoire dans un préau. Un endroit qui, le temps d'un tournage, s'est transformé en un véritable petit Cinécitta.

Au-delà du Collège Adolphe-Chérioux, qu'est-ce qui est directement inspiré de votre enfance dans LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

J.-J. Z. : Dans cet univers fermé qu'était le Collège Adolphe-Chérioux, je suis moi-même passé de l'enfance à l'âge adulte de manière très dure et très violente. Dans ce pensionnat, j'avais d'énormes problèmes d'orthographe, et les plus grandes difficultés à vivre sans la moindre intimité, j'y ai créé une coopérative. Et c'est en grande partie grâce à cette coopérative que je suis finalement parvenu à relever la tête, à m'en sortir sans trop de dommages. Les éléments autobiographiques ne manquent pas, comme vous pouvez le constater... Et pourtant, au stade de l'écriture, le moment est vite arrivé où je n'ai plus fait la distinction entre ce qui était inventé et ce qui ne l'était pas. Je ne savais même pas comment l'histoire allait finir quand, avec Philippe, nous nous sommes attelés au scénario. J'ai suivi l'intrigue pour elle-même.

Comment définiriez-vous le personnage de Daniel ?

J.-J. Z. : Daniel se trouve résumé dans le titre du film : LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE. Ce titre, avec Philippe Lasry, nous l'avons décliné au sens étymologique : "qui ne sait pas écrire la norme". Daniel ne sait pas écrire sans faire de fautes et cela suffit à faire de lui

un mauvais élève dans toutes les matières car toutes ses copies s'en trouvent entachées. Ne pas savoir écrire sans faire de fautes d'orthographe est un véritable cauchemar car les effets collatéraux en sont nombreux. Daniel n'est pas non plus dans la norme au niveau physique car sa puberté accuse un sérieux retard. De la même façon qu'il est sans cesse à cacher sa très mauvaise orthographe, il est constamment à dissimuler son corps de la vue des autres. Et, bien entendu, tout le monde veut lui baisser le pantalon.

Malgré cela Daniel ne baisse jamais vraiment la tête.

J.-J. Z. : Daniel est une éponge qui absorbe tout. Il rebondit d'une personne à l'autre pour sauver son orthographe ; il s'approprie la judaïté de Richard Zygelman ; il s'empare des idées de révolte de son camarade anarchiste ; il se sert des méthodes de son père pour se retourner contre lui - avec, pour point d'orgue, la création d'une coopérative. Daniel vampirise tout et tout le monde, et c'est ainsi qu'il devient lui-même.

Comment Damien Jouillerot s'est-il imposé à vous pour le personnage de Daniel Massu ?

J.-J. Z. : Quand je l'ai rencontré, quelque chose m'a immédiatement frappé : il y avait une correspondance évidente entre ce qui émanait de lui et le personnage du film, entre son parcours à lui et ce que vivait Daniel dans le film. Je lui ai fait passer des essais et il s'est avéré très bon acteur. Un acteur, qui plus est, extrêmement touchant et en même temps rebelle.

Comment l'avez-vous fait travailler ?

J.-J. Z. : Je ne l'ai pas fait répéter avant le tournage, mais j'ai beaucoup parlé avec lui. Il avait une connaissance parfaite du personnage, il le comprenait intimement. La honte, la frustration, la souffrance, la violence ou l'hystérie sont autant de choses que Damien connaissait très bien. Ce qui était également très impressionnant, c'était de voir l'évolution de Damien au fil du film : il a énormément mûri et il a continué à se transformer physiquement.

Comment s'est passée la collaboration avec Carole Bouquet ?

J.-J. Z. : C'est au moment des essayages que nous avons le plus parlé du rôle. Je voulais que Geneviève Massu soit à la fois belle et ordinaire. Or, il est très difficile de faire de



Carole une femme ordinaire car tout s'imprime magnifiquement bien sur elle. Nous avons donc cherché ensemble ce qui lui conviendrait le mieux. Et, je dois dire que c'était assez magique car nous étions à peu près d'accord sur tout : sur la frange, sur les lunettes, sur telle ou telle paire de boucles d'oreilles... Nous partageons, à l'évidence, la même vision du personnage. Après, sur le tournage, ce fut un pur bonheur. Carole est une très bonne musicienne et cela vous oblige à être un chef d'orchestre pour pouvoir la diriger. Il y a beaucoup de fragilité en elle, ce qui fait que certaines indications lui paraissent d'abord impossibles. Mais après un temps de réflexion, tout devient possible.

Son rôle n'est pas aussi évident qu'il pourrait en avoir l'air au prime abord...

J.-J. Z. : C'est un rôle compliqué car il n'est pas dans la psychologie. Ce que Carole devait jouer, c'est la subjectivité de son enfant : Geneviève Massu telle qu'elle est perçue par son fils Daniel. Un fils qui voit qu'elle ne dort plus avec son père, qui pressent peut-être un adultère, etc.

Et puis, de par son engagement contre la maltraitance des enfants dans le monde, Carole m'a permis de ne pas m'autocensurer : quand je craignais de trop surligner le malheur de Daniel, elle était aussitôt à le relativiser.



Elle estimait, à juste titre, que le vrai malheur était plutôt à chercher du côté des fillettes qu'on excise, par exemple, que du côté de Daniel Massu.

Et la collaboration avec Olivier Gourmet ?

J.-J. Z. : Je n'ai jamais songé à un autre acteur que lui pour le rôle du père. Je voulais que Pierre Massu soit un mélange de dureté et d'humanité, et je savais qu'Olivier saurait jouer cela avec évidence. Pour ne pas tomber dans la caricature du directeur d'école forcément conservateur, nous nous sommes dits que Pierre Massu était certainement un homme de gauche, qui plus est issu de l'Assistance Publique. Avec Olivier, nous nous sommes également dits que Pierre Massu pourrait se sentir proche de Flaubert, qu'il pourrait avoir l'impression d'être l'époux d'Emma Bovary. D'où ce portrait de Flaubert qui est accroché dans son bureau et dans son appartement de fonction. Nous avons exploré plusieurs pistes pour ne pas en faire un homme trop méchant. Si bien que j'ai été surpris par la dureté qu'Olivier a mis dans ce personnage. Ou plutôt, c'est seulement à travers ce qu'il a fait que j'ai compris à quel point j'en avais malgré tout fait un personnage dur.

Dirige-t-on Olivier Gourmet d'une façon particulière ?

J.-J. Z. : C'est l'acteur idéal : il est concentré, toujours à l'écoute, il perçoit tout et tout le monde avec intelligence et sensibilité, il fait des propositions, il est constamment au service du film - jamais au service de lui-même... oui, l'acteur idéal.

Quels ont été vos partis pris de mise en scène ?

J.-J. Z. : J'ai voulu faire un huis clos qui respecte les unités de temps et de lieu. J'ai voulu filmer des petits corps dans de grands espaces pour montrer à quel point l'environnement peut nous écraser.

J'ai voulu donner le plus de couleurs possibles au personnage principal et ne jamais le lâcher : que rien de ce qu'il a en tête ne soit directement dit, que les sentiments qui le traversent soient suggérés, que l'acteur qui l'interprète soit dans la pudeur et la retenue - quand il pleure le départ de Richard Zygelman, par exemple, j'ai ainsi préféré le filmer de dos.

J'ai voulu l'entourer d'un maximum d'enfants pour montrer comment nous ne sommes jamais objectivement seuls, mais seuls au milieu des autres.

J'ai voulu que la seule présence extérieure soit amenée par la radio.

Quel regard portez-vous sur ce film, maintenant qu'il est terminé ?

J.-J. Z. : J'en suis heureux car il ressemble à mon idée de départ. J'y suis très attaché car il m'a beaucoup apporté. C'est un plaisir d'avoir porté quelque chose en soi sans savoir qu'on le portait et de constater, au moment où on se met à le raconter, que tout est resté intact et que ça coule de source des années après.

Tout a été très fluide sur ce film, tout le monde a tracé la même route, porté par l'énergie des 200 enfants qui se trouvaient sur le tournage. Le fait d'avoir fait ce film a rendu ces choses que j'avais en moi beaucoup moins douloureuses.

J'aime cette idée de transformer un lieu de malheur en un lieu de bonheur. Je fais souvent ça dans la vie. Non pas pour oublier le malheur, ni me dire qu'il va passer, mais pour y rester fidèle, juste le revisiter.

Propos recueillis par Jean-Marie Charuau

filmographie / biographie de Jean-Jacques Zilbermann

cinéma

- 2004 LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE
- 1997 L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES
César 1998 : Nomination Meilleur Acteur - Antoine de Caunes
- 1993 TOUT LE MONDE N'A PAS EU LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES
César 1994 : Nomination Meilleure Actrice - Josiane Balasko
- 1976 LES AVENTURES DU FACTEUR Y. DIOT
(Avec la collaboration des postiers de Paris 15)
- 1974 VIVRE HEUREUX EN ARDÈCHE
(Documentaire sur la grève des tanneurs de la ville d'Annecy)
JA' (Documentaire sur la révolution des oeillets au Portugal)
LA CIGOGNE EN ROGNE
(Documentaire sur la vie d'un comité de soldats)
- 1971 FAITES CHAUFFER L'ÉCOLE
(Avec les élèves du lycée Paul Valéry)

théâtre

- 2001 LA BOUTIQUE AU COIN DE LA RUE
adaptée du film THE SHOP AROUND THE CORNER de Ernst Lubitsch
Adaptation E. Fallot et J.-J. Zilbermann - Mise en scène J.-J. Zilbermann
5 Molière 2002 : Meilleure Pièce de Création, Meilleur Metteur en Scène, Meilleurs Adaptateurs d'une Pièce Étrangère, Meilleur Décorateur, Meilleures Lumières

création de salles de cinéma

- 1987 Création du CINÉMA MAX LINDER PANORAMA
Grand prix national de la Meilleure Entreprise Culturelle
- 1981 Création du CINÉMA L'ESCURIAL



entretien avec Damien Jouillerot



Pourriez-vous vous présenter ? Nous dire de quel endroit et de quel milieu vous êtes issu ?

Damien Jouillerot : Je suis originaire de Franche-Comté où j'ai vécu jusqu'à récemment dans une ville nommée Frambouhans. Je suis issu d'une famille d'horlogers, une famille d'ouvriers qui n'était ni spécialement aisée ni spécialement pauvre. Je suis le dernier d'une famille de quatre enfants. Mon frère aîné a maintenant 31 ans, et mes deux sœurs 26 et 23 ans. Je vais, pour ma part, sur mes 19 ans.

Comment êtes-vous devenu acteur ? Était-ce un rêve d'enfant ?

D. J. : A l'âge de six ans, j'ai joué "Le malade imaginaire" dans le cadre de l'école ; j'avais trouvé ça amusant, mais je n'ai pas continué car c'est avant tout le dessin qui me passionnait. Quelques années plus tard, quand j'avais une douzaine d'années, j'ai intégré une troupe de théâtre. Mais c'était un peu par hasard : c'est parce qu'un ami m'a proposé de l'y remplacer. Je suis resté dans cette troupe pendant plusieurs années, mais sans penser au cinéma pour autant. Le cinéma, c'est un rêve de parisien. Quand on vit en province, ça paraît à ce point inaccessible qu'on n'y songe pas un seul instant.

Gérard Jugnot a été le premier à vous remarquer pour MONSIEUR BATIGNOLE. Comment avez-vous été amené à le rencontrer ?

D. J. : Dans le cadre des repérages qu'il faisait alors pour son film, Gérard logeait dans un hôtel tout proche de l'endroit où vit ma seconde sœur. Le soir où j'ai appris cela, je suis allé à son hôtel pour lui demander un autographe qu'il m'a volontiers accordé. Mais quand je suis revenu chez ma sœur, impossible de m'endormir : j'ai pensé toute la nuit à cette brève rencontre et au fait qu'à quelques mètres de là se trouvait une personne, dont le métier me

faisait quand même rêver. Je n'ai pas arrêté d'y penser. Toute la nuit. D'autant que je savais qu'il cherchait un garçon de 14 ans pour son prochain long métrage. Le lendemain matin, au petit-déjeuner, j'en ai parlé avec mon beau-frère qui m'a tout de suite incité à aller revoir Gérard. Et c'est ce que j'ai fait !

Comment cette rencontre s'est-elle passée ?

D. J. : Je lui ai dit que j'aimerais bien jouer dans son film. Il m'a dit qu'il avait effectivement besoin d'un garçon de quatorze ans, mais que je ne correspondais pas du tout au profil recherché : le garçon qu'il avait en tête devait avoir les cheveux blonds, les yeux bleus et ne devait surtout pas porter d'appareil dentaire. Tout le contraire de ce que j'étais ! J'ai eu beau proposer de me décolorer les cheveux, de mettre des lentilles de couleur et d'enlever mon appareil dentaire... rien n'y a fait ! Gérard ne m'a laissé aucun espoir. Mais il s'est dit heureux de m'avoir rencontré. Ce qui, en soi, était déjà énorme pour moi. Et puis, finalement, il m'a rappelé quinze jours après pour me proposer le rôle. On m'a décoloré les cheveux, j'ai enlevé mon appareil dentaire, mais j'ai gardé la couleur de mes yeux !

Où en étiez-vous, à ce moment-là, de votre scolarité ?

D. J. : J'étais dans une école d'accueil, une maison familiale pour enfants en situation d'échec scolaire. Dans cette école, j'étais un très mauvais élève en première année de boulangerie. Une orientation qui ne me convenait absolument pas car ma passion, c'était toujours le dessin. Je voulais être dessinateur de bandes dessinées, mais mon père s'y opposait catégoriquement. Comme tous les pères, j'imagine, il voulait que j'aie un vrai métier. Il craignait de me voir condamné à une vie de bohème si, jamais, je ne trouvais aucun débouché dans la bande dessinée.

Et, après le film Gérard Jugnot, vous avez réintégré l'école d'accueil ?

D. J. : J'y suis revenu, mais j'ai poursuivi ma scolarité en deuxième année d'imprimerie. Ça me correspondait davantage que la boulangerie car il y avait un rapport aux couleurs, donc au dessin. Mais ça ne me plaisait pas suffisamment pour que je renonce à mon envie de refaire du cinéma. J'en ai parlé à Elizabeth Commelin, qui avait joué le rôle de ma mère dans MONSIEUR BATIGNOLE, et grâce à elle, Christine Parat est devenue mon agent. Le jour où je l'ai rencontrée, elle ne m'a pas laissé beaucoup d'espoir quant à mes chances de faire carrière en tant qu'acteur, mais dès le lendemain, je passais un casting pour une pièce que

devait mettre en scène Marcel Bluwal. Et j'ai décroché le rôle ! Pour des raisons de production, ça ne s'est finalement pas fait, mais j'ai été vraiment rassuré. J'ai ensuite pas mal attendu avant d'être envoyé sur un nouveau casting, mais quand c'est arrivé - c'était pour un épisode de FAMILLE D'ACCUEIL -, ça a marché. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'arrêter ma scolarité. Si bien que je n'ai fait qu'une seule année d'imprimerie.

Comment vos parents ont-ils réagi à votre décision d'arrêter votre scolarité ?

D. J. : Je m'attendais au pire, venant de mon père surtout. Mais, contre toute attente, il a très bien réagi. Il s'est dit fier de moi, fier de me voir prendre une décision qu'il considérait comme courageuse. Et, finalement, ça nous a rapprochés. C'est à partir de là que nous nous sommes vraiment mis à parler, lui et moi. Avant, quand mon père refusait que je m'oriente vers le dessin, quand il m'empêchait de suivre cette voie et, peut-être, de vivre un jour de ma passion, j'avais tendance à penser qu'il me méprisait. Mais, c'était tout le contraire : c'était dans le souci de m'assurer un avenir de liberté et d'indépendance qu'il souhaitait que j'acquière les bases d'un métier stable.

J'ai des parents formidables, en fait. Vraiment formidables. Et une seconde sœur et un beau-frère qui sont comme des deuxièmes parents. Ils ont été les premiers à comprendre qu'il fallait que je m'oriente vers un métier artistique. C'est, d'ailleurs, mon beau-frère qui a fait ma culture musicale, c'est lui qui m'a donné le goût de la lecture et m'a même emmené dans des festivals de bandes dessinées.

Après l'arrêt de votre scolarité, les propositions de rôle sont-elles vite arrivées ?

D. J. : Après FAMILLE D'ACCUEIL, j'ai joué dans un épisode d'une autre série télé : "PJ". Et, suite à un casting avec Maguy Aimé, j'ai rencontré Jean Becker pour EFFROYABLES JARDINS. Une très belle rencontre. Jean Becker m'a fait penser à Gepetto, le père de Pinocchio. Il m'a posé une question - "Est-ce que tu aimes ton père ?" - puis il m'a demandé de faire une improvisation sur le thème du clown. J'ai dû être convaincant car, vingt minutes plus tard, il me confiait le rôle.

Et après EFFROYABLES JARDINS ?

D. J. : J'ai fait un téléfilm, puis deux films coups sur coups : L'AFFAIRE DOMINICI, MALABAR PRINCESS - où j'ai eu le bonheur de retrouver Jacques Villeret avec qui j'avais déjà joué dans EFFROYABLES JARDINS -, et RRRRRRR !!! J'ai également joué dans POIL



DE CAROTTE, un téléfilm sur lequel je n'avais qu'un petit rôle, mais qu'importe ! C'était pour le plaisir de jouer.

À quel moment vous êtes-vous installé à Paris ?

D. J. : Quand j'ai été choisi pour LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE. Mais c'était davantage par obligation que par choix car la vie parisienne n'est pas ce que je préfère. Si je me suis installé à Paris, c'est qu'il devenait difficile de faire ce métier en vivant en Franche-Comté.

Connaissez-vous Jean-Jacques Zilbermann avant de vous rendre au casting des FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

D. J. : Je ne le connaissais pas personnellement, mais j'avais vu son deuxième film, L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES, dont l'affiche m'avait beaucoup intrigué.

Comment s'est passé le casting des FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

D. J. : C'est Françoise Ménéidrey - qui avait également fait le casting de MONSIEUR BATIGNOLE - qui a, d'abord, pensé à moi. Je me suis rendu au casting tout en sachant que j'étais bien trop gros pour le rôle : à l'époque, je pesais 90 kilos, soit 30 kilos de plus que maintenant. Mais Jean-Jacques ayant bien aimé ce que Françoise Ménéidrey m'a fait faire au

casting, j'ai été rappelé pour passer des essais avec lui. Là, je suis tombé sur mon meilleur ami, qui est aussi acteur et qui avait été lui aussi rappelé pour le rôle. Après les essais, Jean-Jacques s'est dit troublé par l'un et l'autre, mais pas pour les mêmes raisons : mon copain l'avait convaincu par son physique et, moi, davantage par ce que j'avais dans la tête et ce que je dégageais. Jean-Jacques a été très franc avec moi. Il m'a dit, je m'en souviens très bien : "Si tu veux le rôle, il faut que tu maigrisses, car tu es moche comme ça." C'était un peu dur à entendre, mais ça m'a donné un vrai coup de fouet. D'autant que Jean-Jacques avait raison : le personnage de Daniel Massu ne se cache pas des autres parce qu'il est gros ou moche, mais parce qu'il n'a pas encore fait sa puberté. Et puis ça correspondait à un moment où j'avais envie de me montrer sous un autre jour que dans les autres films.

À quel moment Jean-Jacques Zilbermann vous a-t-il confié le rôle ?

D. J. : Il m'a dit "oui" un mois après les essais. Mais ce "oui" était conditionné au fait que je maigrisse. Je pense que Jean-Jacques ne croyait pas vraiment en ma capacité d'être physiquement prêt pour le tournage. D'autant que je ne disposais que de deux mois et demi pour ça. Mais quand je suis arrivé aux essayages, j'avais perdu 10 tailles, soit 18 kilos.

Avez-vous beaucoup travaillé avec Jean-Jacques avant le tournage ?

D. J. : Les discussions avec Jean-Jacques ont beaucoup porté sur mon jeu : Jean-Jacques voulait que je sois le plus naturel possible. Il me disait : "Pense à Olivier Gourmet, l'acteur qui joue de dos". En référence, il m'a également parlé de Charlie Chaplin et, tout particulièrement, de cette scène dans LE DICTATEUR où Chaplin pleure de dos, face à sa maison qui brûle. J'y ai souvent pensé pendant le tournage. J'ai également pensé à Gérard Depardieu dans LES VALSEUSES. Ce qui m'a aussi beaucoup aidé, c'est tout ce que Jean-Jacques et moi nous étions dit à propos des costumes de mon personnage : le fait qu'il porte des lunettes, par exemple, c'était notre idée à tous les deux - c'était un détail, mais qui avait son importance pour construire le personnage. Avec Jean-Jacques, j'ai également fait deux ou trois lectures du scénario. Mais c'était surtout pour apprendre à nous connaître car nous allions vivre deux mois, presque 24 heures sur 24, l'un avec l'autre.

Jean-Jacques vous a-t-il entretenu de l'époque pendant laquelle l'histoire se déroule ?

D. J. : Il m'a surtout parlé de la nouveauté que représentait, à l'époque, l'arrivée de la mixité dans les écoles. Et, de mon côté, j'ai bombardé mon père de questions car il a fait mai 68.



Il m'a beaucoup renseigné à ce sujet. Et c'était, pour moi, l'occasion de me rapprocher encore un peu plus de lui.

Bien que l'action se déroule pendant l'année 1967-1968, vous a-t-il semblé que le propos du film restait d'actualité ?

D. J. : Depuis cette époque, une chose n'a vraiment pas changé : c'est la cruauté des enfants. Ils se moquent de tout car ils n'ont pas de tabous. Ce qui a par contre changé, c'est que les parents sont moins cruels avec leurs enfants. Si à l'époque, des parents apprenaient que leur enfant avait été giflé par un professeur, ils redoublaient la punition en le giflant à leur tour. Maintenant, ils iraient se plaindre auprès du professeur. Peut-être que les parents sont, aujourd'hui, davantage du côté des enfants.

Au-delà de la collaboration avec Jean-Jacques, comment - de votre côté - vous êtes-vous préparé au tournage ?

D. J. : J'ai volontairement refait l'expérience de la solitude - ce que j'avais déjà bien connu, mais qui ne correspondait plus du tout à ce que je vivais depuis quelques années. Puis, j'ai retrouvé la clef du grenier dans lequel j'avais enfermé un certain nombre de souvenirs qui m'étaient particulièrement désagréables.



De quels souvenirs parlez-vous ?

D. J. : De mes souvenirs d'école. Car, à l'école, j'ai vécu un véritable enfer. Mes "camarades" se montraient parfois corrects avec moi, mais c'était uniquement pour me demander d'écrire des lettres ou des poèmes à l'attention de leurs petites amies. Le reste du temps, ils me frappaient. Je n'étais pas du tout à ma place : un artiste en herbe dans un milieu de manuels. Le souvenir de cette époque m'est encore douloureux.

Le tournage a-t-il été, lui aussi, douloureux ?

D. J. : Le personnage était à ce point rentré en moi que je suis passé par les mêmes phases de souffrance que lui. Mais c'est, peut-être, grâce à ça que tout a bien fonctionné. Très vite, sur le tournage, j'ai eu le sentiment de mieux connaître Daniel Massu que quiconque - mieux que Jean-Jacques lui-même. Daniel était devenu mon meilleur ami et mon pire ennemi. Mon pire ennemi car il me replongeait dans les affres de ma scolarité ; mon meilleur ami car j'avais l'impression qu'il me comprenait et qu'il m'apprenait beaucoup de choses : à travers la scène où ses camarades lui baissent le pantalon, par exemple, il m'a appris qu'il fallait savoir réagir au plus vite pour éviter les grandes catastrophes. Cela dit, il était important que je ne me laisse pas, non plus, posséder par Daniel Massu. C'est pourquoi, un jour, j'ai dit à Jean-Jacques : "Considérons que nous sommes un couple de divorcés ; moi, j'ai la garde de Daniel pendant la semaine ; toi, pendant le week-end".

Qu'est-ce qui vous a semblé le plus difficile à jouer ?

D. J. : Certainement pas les scènes de violence ou d'hystérie. Ces scènes, je les connais par cœur car je les avais pour partie vécues et que je suis, moi-même, un grand nerveux. Non, ce qui s'est avéré le plus dur, ce sont les scènes de douceur. Celles avec Raphaël Goldman - qui joue Richard Zygelman - en particulier. C'était difficile, pour moi, de rendre compte de l'admiration, de l'affection et du trouble que mon personnage éprouvait face à lui. Ce qui a été dur, aussi, c'est de me dire - et d'entendre sans cesse me dire - que j'avais le film sur les épaules. Jean-Jacques me l'a souvent rappelé, mais il a eu raison. Il sait qu'à la base je suis un mauvais élève et qu'il est bon de me maintenir sous pression. Du coup, j'ai vraiment eu peur de ne pas être à la hauteur. J'ai surtout eu peur que mon personnage ait l'air d'un clown. Mais je ne pense pas que ça soit le cas à l'arrivée. Comme quoi, la pression a du bon ! Et ça vous muscle les épaules ! Du moins, je sais que ce film m'a fait grandir. J'ai mûri pendant le tournage, les gens qui me connaissent bien s'accordent tous à le dire.

Comment définiriez-vous le personnage de Daniel Massu ?

D. J. : C'est un adulte enfermé dans un corps d'enfant. Il a grandi dans le dos de ses parents. Dans le dos de ses camarades, aussi. Mais il a déjà une sacrée expérience de la vie. Il en sait certainement davantage que d'autres qui, pourtant, ont une longueur d'avance en matière de sexualité. Il en sait davantage qu'eux car sa mise à l'écart l'a amené à réfléchir et à observer. J'ai ce point commun avec lui : j'aime observer les gens et, du coup, je crois que j'apprends.

Y a-t-il une grosse différence entre ce que vous avez fait du personnage et ce qu'il était initialement dans le scénario ?

D. J. : Jean-Jacques dit que je lui ai apporté une dureté qu'il n'avait pas. Mais cette dureté, je la vivais vraiment de l'intérieur pendant le tournage. Quand je rentrais dans ma chambre, le soir, il m'arrivait régulièrement de pleurer. D'autant qu'avec tous ces kilos en moins, je ne me reconnaissais pas. Mais ce n'était pas de la déprime pour autant. Et heureusement que ce n'était pas de la déprime car le personnage de Daniel n'est pas dépressif. Il est profondément seul mais il n'est pas dépressif, car il sait à quel point c'est à lui qu'il revient de rompre avec cette solitude qui le fait tant souffrir. Il sait qu'il a en lui la capacité de renverser le cours des événements.

Propos recueillis par Jean-Marie Charuau

filmographie de Damien Jouillerot

cinéma

2004 *EMMENEZ-MOI !* de Edmond Bensimon
LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE de Jean-Jacques Zilbermann
RRRrrrrr !!! de Alain Chabat

2003 *MALABAR PRINCESS* de Gilles Legrand

2002 *EFFROYABLES JARDINS* de Jean Becker

2001 *MONSIEUR BATIGNOLE* de Gérard Jugnot

télévision

2003 *L'AFFAIRE DOMINICI* de Pierre Boutron

2002 *EDDY (FAMILLE D'ACCUEIL)* de Daniel Janneau
P.J. 63 de Gérard Vergez
POIL DE CAROTTE de Richard Bohringer
MARINE (JUSTICE POUR TOUS) de Patrick Poubel

théâtre

2004 *L'HOMME, LA BÊTE ET LA VERTU*
Mis en scène par Jean-Claude Idee



entretien avec Carole Bouquet



Connaissez-vous Jean-Jacques Zilbermann avant de faire ce film ?

Carole Bouquet : J'avais vu ses films, mais je ne le connaissais pas. C'est après que mon agent m'ait fait lire le scénario des FAUTES D'ORTHOGRAPHE que j'ai eu envie de le rencontrer. Pas tant pour qu'il me confie le rôle de la mère - qui est assez secondaire dans l'histoire - mais parce que j'étais curieuse de rencontrer la personne qui était derrière ce projet.

Comment s'est passée votre rencontre ?

C. B. : Je suis arrivée au rendez-vous sans être vraiment sûre de vouloir faire partie du projet, mais à la seconde où j'ai rencontré Jean-Jacques, le problème a été réglé. Ce qui m'a tout de suite conquise, c'est son immense gentillesse, sa simplicité, sa franchise et le fait qu'il ne soit en rien dans la séduction ou la manipulation - ce qui est assez rare pour un metteur en scène. Il était - qui plus est - très au clair quant à son envie de faire ce film : il savait parfaitement pourquoi il voulait raconter cette histoire - même s'il y a toujours des raisons inconscientes qu'on ne saurait maîtriser. Cette histoire lui tenait vraiment très à cœur. Et, en soi, c'était suffisant pour me donner envie d'en être partie prenante. D'autant qu'il s'agissait, pour moi, d'une simple participation. Dans ce genre de configuration, c'est davantage l'aventure humaine que le rôle en lui-même qui vous amène à dire "oui". L'aventure humaine dépendant du metteur en scène, donc de Jean-Jacques sur ce film, il aurait été vraiment très idiot de s'en priver.

Quelles ont été vos impressions à la lecture du scénario ?

C. B. : Je l'ai trouvé formidable car il m'a appris des choses sur les garçons. J'ignorais à quel point leur fragilité pouvait être grande au moment de l'adolescence, à quel point la question de la sexualité pouvait s'avérer terrorisante pour eux. Cette question ne me

semble pas susciter autant d'inquiétude chez nous, les filles - peut-être parce qu'une partie de la réponse nous est donnée par la nature elle-même : nous nous inscrivons dans un cycle biologique qui fait naturellement de nous des femmes et nous prenons assez vite conscience de ce que nous pouvons faire de notre sexualité, de notre capacité à donner la vie aussi. Cela n'enlève pas la question du désir de l'autre qui est certainement aussi préoccupante pour les filles que pour les garçons. Mais il m'a semblé, à la lecture du scénario de Jean-Jacques et après en avoir parlé avec lui, que la nature même du passage à l'âge adulte était bien plus difficile et bien plus violente pour les garçons. D'autant qu'il y a un rapport de force qui s'établit très vite entre eux - un rapport de force qui n'existe pas à ce point chez les filles, même si rien n'appartient exclusivement aux uns ou aux autres. Il n'y a pas de réponse très évidente à la question : comment devenir un homme ?

L'histoire des FAUTES D'ORTHOGRAPHE vous a-t-elle renvoyée à votre enfance ? À votre scolarité ?

C. B. : La scolarité des jeunes héros des FAUTES D'ORTHOGRAPHE est bien trop éloignée de la mienne pour me renvoyer à mon propre passé de collégienne. Je ne reconnais pas non plus les problèmes auxquels j'ai pu être confrontée pendant ces années car l'adolescence est ici traitée du point de vue des garçons. Ce que je retrouve, par contre, c'est l'esprit de rébellion : cette envie qu'ont les adolescents de changer le monde, cette remise en question permanente de tout - de toutes formes d'autorité, en particulier -, cette façon de ne pas prendre la loi pour argent comptant... Cet état d'esprit est très important et j'espère que les adolescents des générations à venir seront toujours prompts à se dire que la loi, pour être dite, n'est pas bonne pour autant.

C'est un âge où l'on est très attentif aux questions d'injustice, de manière excessive parfois - car les adultes ne devraient pas avoir à se justifier sur tout. Mais quand une jeunesse vit dans l'idée que tout peut encore changer, c'est le signe qu'elle va bien. Si j'ai moi-même beaucoup aimé être adolescente, c'est parce que cette envie d'améliorer le monde était - à l'époque - partagée par les gens de mon âge. Personne n'était encore blasé. C'est pourquoi j'ai vécu avec ravissement le tournage de cette scène, dans LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE, où les jeunes se soulèvent dans le réfectoire. C'est une rébellion contre l'ordre établi qui me paraît d'autant plus magnifique qu'il n'y a pas mort d'hommes : c'est par l'intelligence que ces jeunes gagnent, c'est par l'intelligence et portés par un idéal qu'ils font progresser leur école, qu'ils améliorent la pédagogie comme leur qualité de vie.

Le propos du film - quant à l'enfance et quant au fossé séparant les enfants des adultes - s'applique-t-il, selon vous, aux seules années 1960 ou bien reste-t-il d'actualité ?

C. B. : Il y a, bien sûr, un contexte bien spécifique à l'époque : le fait que la mixité soit à peine introduite, par exemple, change la donne par rapport à aujourd'hui. La figure de l'autorité - qu'elle soit parentale ou scolaire - n'était pas non plus perçue de la même façon qu'aujourd'hui. Mais le fond du propos reste très actuel : ce qui est dit de la sortie de l'enfance n'est pas du tout daté. Ce moment où l'on sort de l'insouciance, ce moment où - pour la première fois - l'on se trouve vraiment confronté au réel, ce moment-là demeure extrêmement compliqué à vivre. La manière change peut-être selon les époques, mais les difficultés inhérentes au passage à l'âge d'adulte ne sont en rien conjoncturelles. Le fait qu'on parle aujourd'hui plus librement de la sexualité facilite certainement ce passage. Mais je trouve qu'on n'en parle pas encore assez. Je souhaiterais que la parole soit bien plus libre et beaucoup plus osée sur le sujet. Je ne comprends toujours pas pourquoi les mathématiques font l'objet d'un enseignement d'une douzaine d'années quand les programmes scolaires ne prévoient quasiment rien en matière de sexualité. D'autant que cette méconnaissance de la sexualité se trouve bien souvent à l'origine des délits sexuels que peuvent commettre les adolescents.

Comment vous êtes-vous préparée au tournage des FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

C. B. : C'est sur les costumes du personnage que nous avons le plus travaillé. Cela me convenait parfaitement car une fois le bon costume trouvé, il ne reste plus grand-chose à faire pour l'acteur. L'habit fait le moine, contrairement à ce qu'on dit. Nous faisons un métier d'image et l'image que nous renvoyons représente une bonne part de notre travail. L'idée, pour Geneviève Massu, était de lui donner un aspect à la fois désuet et simple. Nous avons opté pour la frange car cela me permettait d'avoir des traits moins précis, moins dessinés, et en même temps plus doux. Quant au port des lunettes, cela permettait d'établir comme un écran entre mon regard et la caméra. Il est assez rare qu'on m'ait vu avec des lunettes au cinéma car, le plus souvent, on me demande de les porter dans une scène ou deux seulement - ce qui n'a pas de sens : quand vous avez un problème de vue, vous ne vous séparez jamais de vos lunettes. Mais sur ce film, j'ai aimé l'idée d'en porter car mon personnage les avait toujours sur le nez. Ca n'était pas juste un accessoire, ça racontait quelque chose sur Geneviève Massu.



Quel regard portez-vous sur le travail de Damien Jouillerot ?

C. B. : C'est un acteur très doué. C'était très touchant de le voir évoluer pendant le tournage : il a pris beaucoup d'assurance, il a acquis une maîtrise qu'il n'avait pas au début. Et Jean-Jacques y est pour beaucoup.

Qu'est-ce que ce film vous a apporté ?

C. B. : Ce film m'est précieux car il m'a apporté de la joie. Je me souviens du tournage comme quelque chose de très gracieux. J'y allais tous les matins avec beaucoup d'entrain. Quand - ensuite - j'ai vu le film terminé, j'ai été très frappée par la manière dont l'histoire est racontée : ça monte, ça monte, ça monte, et ça ne retombe jamais. Peut-on se permettre autre chose ? Ou est-ce ça la perfection ?... Toujours est-il qu'on arrive à la fin du film avec l'envie de chanter. En salles, il y a une émulation qui passe d'un spectateur à l'autre, un enthousiasme d'autant plus grand qu'il est, à l'évidence, partagé. En cela, aussi, ce film m'a apporté de la joie.

Propos recueillis par Jean-Marie Charuau

filmographie de Carole Bouquet

cinéma

- 2004 L'ENFER de Danis Tanovic
NORD ESTE de Juan Solanas
TRAVAUX de Brigitte Rouan
LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE de Jean-Jacques Zillbermann
FEUX ROUGES de Cédric Kahn
- 2003 BIENVENUE CHEZ LES ROZES de Francis Palluau
- 2002 BLANCHE de Bernie Bonvoisin
EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ de Michel Blanc
- 2000 LE PIQUE-NIQUE DE LULU KREUTZ de Didier Martiny
- 1999 UN PONT ENTRE DEUX RIVES de Gérard Depardieu
- 1998 EN PLEIN CŒUR de Pierre Jolivet
- 1997 LUCIE AUBRAC de Claude Berri
- 1994 GROSSE FATIGUE de Michel Blanc
D'UNE FEMME À L'AUTRE de Charlotte Brandstrom
- 1993 TANGO de Patrice Leconte
- 1991 DONNE CON LE GONNE de Gianfranco Piciolli
- 1989 NEW YORK STORIES de Francis Ford Coppola
TROP BELLE POUR TOI de Bertrand Blier
César 1990 : Meilleure Actrice
BUNKER PALACE HÔTEL de Enki Bilal
- 1987 ON SE DÉPÊCHE D'EN RIRE de Paule Muret
LE MAL D'AIMER de Giorgio Treves
JENATSCH de Daniel Schmidt
- 1986 DOUBLE MESSIEURS de Jean-François Stevenin
- 1985 SPÉCIAL POLICE de Michel Vianey



- 1984 LE BON ROI DAGOBERT de Dino Risi, Ugo Tognazzi
RIVE DROITE RIVE GAUCHE de Philippe Labro
César 1985 : Nomination Meilleur Second Rôle Féminin
- 1983 DREAM ONE de Arnaud Selnac
MYSTÈRE de Carlo Vanzina
- 1982 BINGO, BANGO de Pascale Festa Campanile
- 1981 RIEN QUE POUR VOS YEUX – JAMES BOND 007 de John Glen
LE JOUR DES IDIOTS de Werner Schroeter
- 1979 BUFFET FROID de Bertrand Blier
LE MANTEAU D'ASTRAKAN de Marco Vicario
- 1977 CET OBSCUR OBJET DU DÉSIR de Luis Buñuel

entretien avec Olivier Gourmet



Quelles ont été vos premières impressions lorsque vous avez lu le scénario des FAUTES D'ORTHOGRAPHE ?

O. G. : Il m'a semblé qu'il s'agissait d'un projet intéressant car plutôt léger, plutôt destiné à un large public, et en même temps très bien écrit et respectueux d'un certain nombre de choses qui me tiennent à cœur au sujet de l'enfance et de l'adolescence. J'ai aimé cette gageure : faire un film populaire sans pour autant niveler le propos vers le bas, ni concéder quoique ce soit quant à sa justesse ; faire un film dans lequel tout un chacun pourrait se retrouver, mais sans pour autant enjoliver ni caricaturer les situations et les personnages ; faire un film profondément personnel et, en même temps, tourné vers les autres.

Quelles ont été vos premières impressions quant au personnage qui vous a été proposé d'incarner ?

O. G. : Ce qui m'a intéressé dans ce personnage, c'est le fait qu'il soit directeur d'école et père à la fois. Il m'a semblé qu'il y avait là un nœud de conflits assez passionnant à explorer. Pierre Massu est un personnage plutôt ouvert d'esprit et compréhensif, mais qui se montre particulièrement intolérant et violent dans ses décisions dès qu'il s'agit de son fils. Il a une autorité naturelle sur son établissement, mais se montre complètement démuni face à son propre enfant.

Le fait d'avoir à interpréter une nouvelle fois le rôle d'un père autoritaire vous a-t-il fait hésiter ?

O. G. : Parmi tous les rôles de père que j'ai interprétés, c'est celui de LA PROMESSE qui est vraiment resté dans les esprits. Mais le père de LA PROMESSE était bien différent du père des FAUTES D'ORTHOGRAPHE : contrairement à Pierre Massu, il était issu d'un milieu

très défavorisé et n'avait, par ailleurs, aucune conscience du bien et du mal. Le point commun à ces deux pères tient dans le fait qu'ils gardent, l'un comme l'autre, une profonde humanité. Et ce, malgré leurs héritages respectifs, malgré leurs travers, malgré les cadres sociaux dans lesquels ils évoluent ou se débattent. C'est cette humanité-là qui m'intéresse à chaque fois. C'est elle que je cherche dans chacun des personnages que j'interprète.

L'histoire des FAUTES D'ORTHOGRAPHE vous a-t-elle renvoyé à votre enfance ? À votre scolarité ?

O. G. : Ce qui m'est tout de suite revenu en mémoire, c'est l'ambiance des dortoirs, le fait de se retrouver enfermé dans une chambre d'une cinquantaine de garçons. C'est ce que j'ai connu étant enfant. C'était d'autant plus violent que je venais d'un milieu défavorisé et que j'avais, jusque-là, grandi au grand air : j'avais grandi dans une forêt où j'étais habitué à pouvoir courir et crier autant que je le voulais. On m'avait habitué à la liberté et j'en ai été tout d'un coup privé en intégrant le pensionnat. Ce qui m'est aussi revenu en tête, c'est le souvenir des décisions injustes des professeurs et des directeurs d'écoles - ils sont, pour les enfants, les symboles de l'autorité ; mais qui dit autorité, dit souvent injustice. Je me suis également souvenu de la cruauté des enfants entre eux : très jeune, j'étais timide, une tête de turc idéale ; plus tard, j'étais plus armé, je faisais un bon bourreau. C'est comme ça quand on est enfant : on peut côtoyer l'horreur et la beauté à tous moments ; on peut être victime et bourreau en même temps. Autant de choses qu'on se remémore ensuite avec le sourire, mais sans jamais vraiment oublier les violences subies, ni celles infligées à d'autres et pour lesquelles on éprouve du regret à posteriori. Autant de choses qui font des FAUTES D'ORTHOGRAPHE un film grand public car chacun peut s'y retrouver, chacun peut y retrouver une part de sa scolarité.

Le propos du film quant à l'enfance et l'adolescence s'applique-t-il, selon vous, à la seule époque durant laquelle se déroule l'histoire ou bien dépasse-t-il cette époque ?

O. G. : L'histoire est, certes, ancrée dans un contexte social et moral propre à la fin des années 1960. Que ce soit au niveau des mentalités, la place de la femme dans la société, ou la façon de gérer le pensionnat, il y a un aspect de l'histoire qui est bien spécifique à la fin des années 70 où un certain nombre de valeurs étaient à la charnière d'un vrai bouleversement. Mais le propos sur l'enfance et l'adolescence reste intemporel et universel,

je crois. Les rapports entre les parents et les enfants n'ont, depuis cette époque, pas fondamentalement changé - même s'ils sont aujourd'hui moins violents et que les parents ne trouvent plus légitimes que les professeurs frappent leurs enfants.

Comment vous êtes-vous préparé au tournage ?

O. G. : Avec Jean-Jacques, nous avons parlé du personnage et des sujets qui sont au cœur du film. Mais c'était surtout une façon d'apprendre à se connaître, de découvrir certaines convictions partagées, comme l'envie de faire ce film dans le plaisir. Ensemble, nous avons mis du temps à trouver la silhouette de mon personnage, avec une attention portée à Georges Brassens car Jean-Jacques voulait que je lui ressemble. Je me suis plutôt laissé influencer par mon propre vécu et le souvenir que j'avais d'anciens professeurs, d'anciens directeurs d'école, ou d'anciens camarades de classe. Autant de souvenirs qui ont dû faire leur travail dans ma tête et dans mon corps.

Quel regard portez-vous sur le travail de Damien Jouillerot ?

O. G. : Je ne connaissais pas Damien avant de faire ce film. Mais j'ai très vite eu l'impression qu'il avait déjà ressenti ce qu'on lui demandait d'interpréter. Damien sort de l'adolescence, c'est quelqu'un d'entier qui ne cache pas. C'est ce qui m'a semblé quand je l'ai rencontré et j'en ai été heureux car je me suis dit qu'il serait certainement naturel dans son jeu. Certains acteurs pensent qu'on va leur voler des choses s'ils sont naturels et, du coup, ils se dénaturent eux-mêmes et limitent considérablement leur jeu. Damien n'est pas comme ça. Et j'espère qu'il ne le sera jamais. Je pense qu'il a compris que c'est d'abord soi - sa propre personnalité et sa propre âme - qui doit nourrir le personnage qu'on interprète, pas l'inverse : ce n'est pas au personnage de nous nourrir. Moyennant quoi ce fut un grand plaisir de jouer avec Damien, car face à un acteur qui joue avec naturel, on fait les choses naturellement et on gagne beaucoup de temps.

Était-il plaisant, pour vous, de jouer les scènes de violence qu'il y a dans le film ?

O. G. : La scène de gifles n'était absolument pas agréable à jouer. Cela ne m'amusait pas du tout. J'avais trop peur de faire mal - d'autant que ce sont de vraies gifles que j'ai dû donner. Tous les acteurs avaient donné leur autorisation, sauf un à qui j'ai adressé une fausse gifle. Mais tous les autres, je les ai vraiment giflés. Cela leur faisait mal. D'autant plus mal que ma peur me rendait maladroit. Un cauchemar... La scène où je mets Damien



sous la douche était beaucoup moins déplaisante à jouer. C'était même assez amusant. Parce que l'eau n'était pas froide, parce que Damien a joué l'empoigné plus que je ne l'empoignais réellement, parce que - surtout - j'ai pris un vrai plaisir de collègien en le mettant sous la douche. Notre connivence permettait cela. La violence et la cruauté verbales sont, elles aussi, assez jouissives à jouer car votre partenaire sait pertinemment que rien dans ce que vous dites n'est fait pour l'atteindre lui, personnellement.

Est-ce, pour vous, toujours un plaisir de jouer avec de très jeunes acteurs ?

O. G. : Avec eux, on est devant un mur de vérité. C'est un plaisir d'acteur car on se doit de leur rendre cela : on se doit d'être, nous aussi, dans la vérité. On n'a pas le droit de tricher. Et puis, les très jeunes acteurs sont très en demande d'affection et de tendresse. C'est une demande très spontanée qui n'a rien à voir avec celle des acteurs adultes chez qui ça correspond davantage à un besoin de satisfaire un ego. Mais il y a aussi des enfants détestables, des enfants qui ne respectent rien et se montrent encore plus monstrueux que les adultes. Et il y a également des enfants qui n'ont pas le moindre talent d'acteur. Et d'autres qui, à force de trop jouer la comédie, perdent tout leur naturel et ne sont plus dans aucune vérité.

Propos recueillis par Jean-Marie Charuau

filmographie de Olivier Gourmet

cinéma

- 2004 *LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE* de Jean-Jacques Zilbermann
POUR LE PLAISIR de Dominique Derruddere
TROUBLE de Harry Cleven
- 2003 *LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE* de Bruno Podalydès
LES MAINS VIDES de Marc Recha
LE TEMPS DU LOUP de Michael Haneke
- 2002 *UNE PART DU CIEL* de Bénédicte Liénard
UN MOMENT DE BONHEUR de Antoine Santana
LE FILS de Luc et Jean-Pierre Dardenne
 Festival de Cannes 2002 : Prix d'Interprétation
PEAU D'ANGE de Vincent Perez
LAISSEZ-PASSER de Bertrand Tavernier
- 2001 *SUR MES LÈVRES* de Jacques Audiard
MERCREDI FOLLE JOURNÉE de Pascal Thomas
LE LAIT DE LA TENDRESSE HUMAINE
 de Dominique Cabrera
DE L'HISTOIRE ANCIENNE de Orso Miret
- 2000 *SAUVE-MOI* de Christian Vincent
- 1999 *NADIA ET LES HIPPOPOTAMES* de Dominique Cabrera
 Festival de Cannes 1999 : Sélection "Un Certain Regard"
NOTRE PÈRE de Sylvie Verheyde
PEUT-ÊTRE de Cédric Klapisch
ROSETTA de Luc et Jean-Pierre Dardenne
 Festival de Cannes 1999 : Sélection Officielle
LE VOYAGE À PARIS de Marc-Henri Dufresne
- 1998 *LE BAL MASQUÉ* de Julien Vrebos
JE SUIS VIVANTE ET JE VOUS AIME de Roger Kahane



- 1998 *CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN* de Patrice Chéreau
 Festival de Cannes 1998 : Sélection Compétition Officielle
 César 1999 : Meilleur Réalisateur, Meilleure Actrice dans un Second Rôle, Meilleure Photographie
CANTIQUE DE LA RACAILLE de Vincent Ravalec
 Festival de Cannes 1998 : Sélection "Cinéma en France"
- 1997 *SOMBRE* de Philippe Grandrieux
LA CAPITALE DU MONDE de Eric Barbier
- 1996 *LE HUITIÈME JOUR* de Jaco Van Dormael
LA PROMESSE de Luc et Jean-Pierre Dardenne
 Festival International du Film Francophone de Namur 1996 :
 Bayard d'Or du Meilleur Acteur et du Meilleur Film

liste
artistique

Daniel Massu
Damien JOUILLEROT
Geneviève Massu
Carole BOUQUET
Pierre Massu
Olivier GOURMET
Richard Zygelman
Raphael GOLDMAN
Jean-Claude Griset
Franck BRUNEAU
René Boury
Anthony DECADI
Marcel Marazelle
Khalid MAADOUR
Salvadori
Arnaud GIOVANINETTI
Mercedes Suza-Lobo
Déborah GRALL
Isabelle Cizar
Noémie DEVELAY
Monsieur Monteil
Stéphane HÖHN
Monsieur Levi
Jean LESCOT
Monsieur Brian
Bernard CHARNAGE
Madame Beyer
Sylvie HUGUEL
Jumeau Deloge
Victor CARRIL
Jumeau Deloge
Alexandre CARRIL
La secrétaire
Marie BUNEL
Le prof de gym
Manuel BONNET
Monsieur Sinclair
Yvon MARTIN



liste technique

Producteurs

**Nicolas BLANC
et Dominique BARNEAUD
Agat Films et Cie**

Réalisateur

Jean-Jacques ZILBERMANN

Auteurs

**Jean-Jacques ZILBERMANN
et Philippe LASRY**

Directeur de production

Philippe HAGEGE

1er assistant

Paolo TROTTA

Directeur de la photographie

Georges DIANE

Son

Pierre LORRAIN

Montage

Monica COLEMAN

Décors

Valérie GRALL

Costumes

Catherine GORNE-ACHDJIAN

Régie

Frédérique JACOMET

Casting

Françoise MENIDREY

Scripte

Agathe GRAU

Photographe de plateau

Jean-Claude MOIREAU

Electricité

Mikaël MONOD

Direction musicale

Laurent VALLERO

Arrangements musicaux

Joël FAVEREAU



